

4ème COLLOQUE S.I.P.P.  
5,6,7 décembre 2011.  
Souffrance, Jouissance, Guérison.

## **Au delà du principe de déplaisir : vers une lecture antagoniste du symptôme**

Dans cette communication, nous nous proposons de mettre en lien tradition philosophique et psychanalyse, selon la perspective de la pensée de la contradiction et de l'antagonisme.

Concernant la philosophie, on peut mettre à jour une topologie spécifique, une ligne de crête, plongeant ses racines dans la pensée présocratique d'Héraclite, se prolongeant à travers Platon, le néoplatonisme, Nicolas de Cues ou Giordano Bruno, qui tente de penser la contradiction, l'antagonisme, la contrariété, l'équilibre, le négatif et le positif. Cette pensée s'est souvent élevée en métaphysique pour rendre compte d'une anthropologie contradictoire des passions humaines. Elle rencontre à ce titre la psychanalyse, qui, à travers la métapsychologie, tente d'articuler pulsion de vie et pulsion de mort pour rendre compte du travail du négatif au cœur du sujet.

Cependant la pensée psychanalytique concernant l'union ou la désunion pulsionnelle n'a guère avancé depuis Freud. Comment penser, et avec quels outils, quels concepts, ce dualisme pulsionnel, ces phénomènes d'intrication/désintrication ? Freud reste remarquablement vague et évasif sur les modalités de cette union et sur les logiques à l'œuvre qui effectuent « l'amalgame variable » et les « mélanges diversement composés » (*Le problème économique du masochisme*, 1924, PUF, 2008, p. 292). Articuler ces deux polarités, comprendre et expliquer comment ces deux pulsions s'attirent, se repoussent, s'entrelacent, s'amalgament et se séparent, c'est le chantier qui s'ouvre encore à la pensée analytique actuelle, c'est le chantier que je propose d'ouvrir aujourd'hui.

Nous proposons donc ici de dégager les caractères explicatifs et dynamiques de cette polarité, opérateurs qui viendront éclairer une clinique de l'union/désunion des pulsions de vie et de mort. A ce titre un dialogue avec la philosophie, et plus précisément avec la pensée de l'antagonisme, apparaît fécond, voire nécessaire.

Freud pose le plaisir comme la fin visée par le psychisme et le constitue immédiatement comme un principe téléologique. Mais cette fin, qu'est le plaisir, n'est pas pensée par Freud comme une visée éthique, mais reste épistémologiquement circonscrite au plan de l'économie psychique. Aucun hédonisme, pas de morale du plaisir, mais un fonctionnement orienté par un but : éviter le déplaisir.

Ici se produit un glissement sémantique majeur. La formulation freudienne du principe de plaisir est d'abord un *principe de déplaisir* : l'organisation psychique tendrait à éviter le déplaisir et cet évitement constituerait le plaisir. Celui-ci est donc défini négativement comme absence de déplaisir. Analogiquement, cela s'apparente à une définition de la santé comme absence de maladie et non pas comme un état positif en lui-même, comme le maintient actif d'un niveau énergétique. Le principe de déplaisir est régi par le principe de constance, compris par Freud comme « la réduction à un état antérieur, la constance, la suppression de l'excitation interne... ». Ici encore, Freud opère un glissement : l'homéostasie, qui est la tendance d'un système à maintenir un certain niveau d'équilibre, est assimilée au principe de nirvana, c'est à dire à la tendance à tendre vers l'état 0, vers l'absence complète d'énergie cinétique.

Freud fait ici appel à Platon pour étayer sa théorie des pulsions. Dans *Le Banquet*, Platon propose deux mythes fondamentaux pour approcher l'origine et la dynamique de l'Eros. Freud s'en tient au premier, porté par Aristophane, qui fait dériver la différence sexuelle d'une androgynie primordiale et antérieure. Dans ce premier mythe, l'androgynie est le représentant de la complétude. Les éléments s'équilibrent jusqu'à s'annuler. L'insistance sur la forme sphérique et pleine augmente l'effet d'unité compacte, lisse, « d'une seule pièce » dit le texte. C'est une unité homogène, auto-suffisante, sans manque, sans altérité désirable.

Ce n'est qu'après la scission du Même, que l'Autre s'actualise ; Après que Zeus, méfiant et jaloux du pouvoir des androgynes, ne décide de les couper en deux, introduisant ainsi une césure dans leur belle unité sphérique. Alors chaque moitié, incomplète et souffrant de cette incomplétude, de ce passage du *tout* au *pas-tout*, « s'enlaçait mutuellement dans leur désir de se confondre en un seul être, finissant par mourir de l'inaction causée par leur refus de faire quoi que soit l'une sans l'autre. En outre, quand une des moitié était morte, la moitié survivante en cherchait une autre »<sup>1</sup>.

Eros est cette nostalgie d'une unité originelle organisée autour de l'insupportable de la différence des sexes. L'unité du mythe d'Aristophane est fondamentalement asexuée

Ce mythe du *destin nostalgique de la pulsion* pose l'Eros comme désir d'unité qui cherche désespérément, jusqu'à la mort, à résoudre l'angoisse de la séparation. On peut retrouver ici une intuition qui sera reprise par Lacan : il y a une irréductibilité de la différence des sexes, que le sujet, par son symptôme, tente *encore et en-corps* de résoudre. Ce mythe vient illustrer magnifiquement l'hypothèse que la pulsion cherche à rétablir un état antérieur et vient fonder mythologiquement le *principe de nirvâna* et par suite, le *principe de déplaisir*. Il est important de noter que, pour fonder le dualisme pulsionnel, Freud fait appeler au mythe qui le fait dériver d'une unité première. La dualité des pulsions, présentée comme une avancée théorique, censée être un facteur de discernement face à la « confusion » de la théorie de la libido jungienne, n'arrive pas à se dégager de l'unité, vers laquelle elle régresse.

---

<sup>1</sup> Platon, *Le Banquet*, 191 a-b.

Cependant, Ce mythe régressif de l'Eros et, *in fine*, mortifère, doit se comprendre dans son articulation au second mythe d'Eros du *Banquet*, énoncé par Diotime, prêtresse d'Apollon<sup>2</sup>, et laissé de côté par Freud.

« Le jour où naquit Aphrodite, les dieux étaient au festin. Avec eux tous était le fils de Métis, Pôros. Après le dîner, Pénia était venue mendier, ce qui est naturel un jour de bombance, et elle se tenait près de la porte. Pôros, qui s'était enivré de nectar, entra dans le jardin de Zeus, et tout alourdi s'endormit. Pénia, dans sa pénurie, eut l'idée d'avoir un enfant de Pôros : elle se coucha contre lui, et fut enceinte de l'Eros »<sup>3</sup>.

Pôros représente l'être dans sa plénitude, la ressource. Pénia représente quant à elle le non-être ou le manque d'être, la pauvreté, la vacuité. Le manque d'être n'est pas invité au banquet des dieux et ne peut que venir mendier les miettes à la porte. La pénurie, le manque, ne pénètre pas dans l'enceinte des dieux mais se tient à la limite de leur lieu, de leur existence. Pénia pourtant, d'une certaine façon est. Elle n'est pas le néant, l'absolument rien, mais représente plutôt un mode d'être « en creux » par contraste avec le plein de Pôros. Métapsychologiquement, on peut identifier Pénia comme une symbolisation du manque comme principe (et plus simplement comme effet).

Or Pôros, dans un moment d'ivresse, sa lucidité altérée par le nectar, s'unit au manque. De cette union de la plénitude et de la vacuité, de la satisfaction et du manque, naît Eros qui participe des deux natures. La naissance d'Eros est à rapporter à cette ivresse, à cette volupté, cette *mania*. L'ivresse de Pôros est donc conjointement inconscience, torpeur, obscurcissement et transport, volupté. Seule cette ivresse de l'être autorise l'union avec le non-être. Dans un oubli voluptueux, sous le signe d'Aphrodite déesse du plaisir, la plénitude de l'être s'unit avec son Autre.

Par cette conjonction du Même et de l'Autre, Eros est fécondé. Le Désir, Eros, naît d'un *oubli-ivre* de l'unité du plein, d'un état non travaillé par le manque. Il y aurait une jouissance à s'accoupler au manque d'où émerge l'Eros. Cette jouissance aurait à voir avec le corps pulsionnel, l'*oublivre* indiquant un désir inconscient de débordement de la stabilité du système corps-psychisme, stabilité pleine et univoque, sans manque, sans Eros.

Dans ce second mythe, la figure du grand démon Eros peut également être considérée comme androgyne, dans la mesure où elle se présente comme un mixte de principes opposés. L'androgyne n'est plus ici sphérique, fusionnelle et stérile, mais unité bipolaire, unidualité dynamique. Le Désir, l'Eros apparaît alors comme porteur d'un savoir inconscient sur le manque, offrant ainsi au sujet la possibilité de s'organiser avec.

Dans la dualité de la seconde théorie des pulsions, Freud privilégie comme forme d'opposition celle dont l'antagonisme conduit à l'état zéro. Le *principe de*

---

<sup>2</sup> Notons au passage le souci de Platon de spécifier *l'énonciateur* du mythe. Ici, Aristophane, auteur des *Nuées*, et responsable probable du procès, et de la mort du Père, Socrate, le maître de Platon ; Là, une femme vouée à Apollon, fils de Zeus, Dieu du temple de Delphes, situé sur le nombril du monde : *l'omphalos*.

<sup>3</sup> Platon, *Le Banquet*, 203 b.

*nirvana* neutralise le conflit par égalisation. De ce fait, à l'excitation est donnée une valeur négative et le principe de plaisir se pose comme principe de déplaisir, avec comme mode opératoire, la décharge et l'abréaction.

Avec le second mythe d'Eros, plutôt que neutralisation par égalisation du conflit, l'équilibre est pensé comme une coexistence d'opposés en acte. La représentation de la dualité évolue vers une opposition dynamique inscrite au cœur même de la pulsion. Ainsi les opposés, entre lesquels s'actualisent des variations différentielles, deviennent des pôles corrélatifs, et, la pulsion elle-même, ainsi bipolarisée, se définit comme structurellement ambivalente, dotée de deux versants, de deux visages. On retrouve ici un « monisme » de la pulsion, mais celle-ci apparaît comme fondamentalement duelle et conflictuelle. La pulsion est un *Janus*, à la fois Une et Deux. C'est cette unidualité de la pulsion que je nommerais *dualité*. Ainsi nul besoin d'envisager un primat de la pulsion de mort sur la pulsion de vie, comme chez Freud, ou un primat de la pulsion de vie sur la destructivité, comme chez Jung ou Reich. La pulsion est structurellement contradictoire, conflictuelle, antagoniste.

Sur ce modèle opératoire, l'antagonisme se complexifie : non seulement l'opposition de forces caractérise la structure de tout phénomène pulsionnel, mais la tension entre les pôles détermine des variations entre équilibre tensionnel et deux formes de déséquilibre, par domination d'un des deux pôles.

Le conflit, comme principe du devenir, est décrit dans son opérativité par Héraclite dans le fragment 51 : « Le différent concorde avec lui-même. Il est une harmonie contre-tendue, comme pour l'arc et la lyre<sup>4</sup>. »

Par cette image d'harmonie contre-tendue, Héraclite condense magistralement la logique de l'antagonisme. La corde, le lien entre les deux principes opposés a pour première fonction de les réunir, de les mettre en relation. La relation est le troisième terme qui permet de penser une dualité dynamique. De plus cette image nous donne des éléments sur la nature de la relation. La différenciation interne des deux pôles est ici reliée à (et par) une tension antagoniste, constitutive d'un équilibre dynamique, qui contraste avec la stabilité statique de l'état 0. A partir de ce point, nous pouvons distinguer trois états du conflit :

1/ Un état de liaison *optimum* caractérisé par une tension bipolarisée où pulsion de vie et de mort s'équilibre constamment (par un principe d'actualisation/potentialisation que je ne développe pas ici) Cet état est un équilibre dynamique, un état *métastable*, qui se caractérise par des variations intensives constantes et rythmique.

2/ Un état de déliaison *hypo*, une dépolarisation négative, où le système se déséquilibre autour d'une actualisation dominante d'une force homogénéisante (la pulsion de mort). Celle-ci portant progressivement à son ampleur maximale le répétitif, l'équivalent, l'identique, bref le Même. La force antagoniste est donc ici maintenue potentialisée. La pulsion de vie ne s'actualise plus et tout mouvement hétérogénéisant reste « dans l'œuf ». Peut-être avons

---

nous là une lecture du fantasme comme une activité visant à potentialiser la pulsion de vie. Dans l'état (1) le fantasme tend à rencontrer le réel (à s'actualiser) et à se repotentialiser, soutenant ainsi la dynamique du Désir. Dans l'état (2), le fantasme est le mécanisme que le sujet utilise pour éviter toute actualisation, pour éviter de se confronter à la castration. Ce faisant le fantasme s'exacerbe.

Cet état de désintrinsication négative est mortifère par immobilisation, rigidification, cristallisation.

3/ Un état de déliaison *hyper*, une dépolarisation positive, où le système se déséquilibre autour de l'actualisation d'une force hétérogénéisante (la pulsion de vie), portant progressivement à son apogée le changeant, le différent, l'altérité. Cette déliaison est celle de l'état amoureux-passionnel où le corps pulsionnel jouit « à mort ». Certains états maniaques peuvent également être lus comme expression de cette déliaison *hyper*, comme l'invasion de la pulsion de vie.

Cet état de désintrinsication positive est mortifère par dissipation, fragmentation, éclatement et échec des processus identificatoires.

Nous voyons maintenant qu'il est nécessaire de repenser les pulsions de vie/mort en termes de positivité et négativité. La pulsion de mort représente le pôle négatif et le dynamisme homogénéisant, la pulsion de vie le pôle positif et le dynamisme hétérogénéisant. Il faut se dégager de toute vision manichéenne, vitaliste et téléologique qui ferait voir la pulsion de mort comme un *être pour la mort*, une force au service de la destruction et la pulsion de vie comme l'élan positif œuvrant pour la création. Les deux pôles que sont pulsion de vie et de mort, sont tout aussi mortifères pour le sujet quand ils agissent sans le contrebalancement de l'autre. Seul l'état de liaison tensionnelle et conflictuelle constitue pour le sujet quelque chose qui pourrait se rapprocher d'une définition positive, bien qu'antagoniste, de la santé.

L'introduction du principe d'antagonisme dans la théorie des pulsions permet une relecture des structures psychotiques et névrotiques en termes de morphologie.

Considérant les deux grands états possibles de déliaison pulsionnelle, on peut voir que la pulsion de mort a besoin du contrebalancement de la pulsion de vie pour ne pas se rigidifier, se solidifier, se minéraliser et que la pulsion de vie a besoin de la pulsion de mort pour ne pas déborder, se répandre.

La pulsion de mort vient donc border et contenir la pulsion de vie. Elle est formante et vient canaliser le mouvement d'hétérogénéisation. Par opposition, la pulsion de vie est déformante, créatrice de formes : c'est la « folie » de l'Eros que de renouveler sans cesse les formes existantes, que de menacer le *statu quo* des formes en place : c'est la dimension fondamentalement subversive de l'Eros et la raison pour laquelle la culture, qui cherche à définir des formes « suffisamment stables », tente constamment de le contenir, voire de l'enfermer, en lui donnant des formes *acceptables* (mariage, séduction, pornographie...).

On peut voir le conflit entre Eros et culture comme la lutte entre une force qui tend à l'homogénéisation des formes (la culture) et une force créatrice de formes nouvelles. Le sujet est le lieu de ce conflit et le névrosé, qui accepte l'imposition culturelle des formes, donc qui subit l'actualisation de la pulsion de mort, potentialise la pulsion de vie. Le symptôme est le signe d'une pulsion de vie potentialisée qui cherche à s'actualiser mais qui rencontre le barrage de la forme imposée par la culture. L'Eros ne parvenant pas à s'actualiser dans la névrose, le sujet s'enferme dans une forme répétitive. La névrose, dans sa dimension répétitive, enkystée, sclérosante est une crispation sur une forme et exprime, par cet aspect, une actualisation de la pulsion de mort.

L'état de stase de la libido, c'est la pulsion de vie potentialisée par l'actualisation fixante de la pulsion de mort. Le symptôme est une tentative d'actualisation de la pulsion de vie : au sens strict, le symptôme est un *acting*, c'est à dire un processus de passage (du potentiel) à l'acte. C'est pourquoi on tient à son symptôme et qu'il est préférable de le déplacer plutôt que d'y renoncer. Pour renoncer au symptôme névrotique, le sujet doit trouver une autre manière d'actualiser la pulsion de vie, faute de quoi il se soumettrait totalement à l'homogénéisation.

D'autre part, on pourrait avancer que la psychose correspond à un déséquilibre autour d'une actualisation de l'Eros, c'est à dire par un excès du coté de l'informe.

Dans certains cas de psychose, le sujet cherche désespérément à échapper à « l'identité assignée » : forme imposée par le regard de l'autre qui épingle une identité sexuelle, par le signifiant qui vient fixer « dans sa chair » le sujet, par l'histoire familiale qui vient inscrire le sujet dans une temporalité vécue comme aliénante. Même certaines « formes » extrêmes comme les sujets catatoniques ou certains moments délirants, peuvent être vus comme une pulsion de vie qui se déverse sans contenant et qui vient inonder le narcissisme au point de se retirer complètement de la relation d'objet.

Dans cette perspective, les angoisses de fragmentation et de dépersonnalisation apparaissent comme des manifestations de la poussée hétérogénéisante de la pulsion de vie et non plus comme une déliaison associée à la pulsion de mort. La nécessité d'un contenant psychique apparaît alors comme le besoin pour l'Eros d'être contenu par une force homogénéisante. Le point de capiton serait ici l'actualisation *a minima* d'une pulsion de mort venant réguler la jouissance.

La jouissance se loge dans les deux états de déliaison : jouissance de la forme stable, de l'identique qui vient défier le devenir dans la névrose ; jouissance de l'informe et d'un Eros sans entraves qui vient défier l'historicité dans la psychose<sup>5</sup>.

Gilles ROGHE

---

<sup>5</sup> De fait, on pourrait dire que le névrosé défie le futur (de le satisfaire...) et le psychotique le passé (de le déterminer).